

MUSTAPHA AMAROUCHE

LE ROCHER AUX
PALOMBES

ISBN : 979-10-359-8260-7

À MA MÈRE DJOUHER BOURENNANI

DITE MESSAOUDA THAMROUCHTH

AVEC MON ÉTERNELLE

RECONNAISSANCE

LE ROCHER AUX PALOMBES

I L'INNOMMABLE

Amenzu contemplait, à travers la vitre de l'autobus, la forêt dense surplombant la route. Il pleuvait dru. En bas, la rivière grossie par les pluies d'avril s'étalait sur toute sa largeur, d'une berge à l'autre, et exhalait un vaste murmure. Il restait une quinzaine de kilomètres pour arriver à Adhafal. Il avait hâte de revoir sa mère, recevoir la tendresse particulière de son regard et la chaleur de ses larges mains laborieuses sur son visage.

Soudain, à la fin d'un virage en épingle à cheveux, Amenzu distingua, à travers la brume naissante du soir, un amoncellement de troncs d'arbres entreposés en travers de la chaussée. En même temps, le chauffeur lâcha un juron entre ses dents et écrasa la pédale de freins, l'autobus fut pris d'une violente secousse qui jeta les voyageurs les uns contre les autres. Un jeune homme, assis à l'avant, se retourna vers les passagers et s'écria :

-Un faux barrage (1) !

Alors que son cœur s'emballait dans sa poitrine, Amenzu sentit un frisson d'inquiétude parcourir les deux rangées de passagers. Certains, devenus tout d'un coup très pâles, restaient immobiles, comme statufiés. D'autres essayaient de voir, à travers les vitres, ce qui se passait dehors, sur la route habitée par le brouillard qui

dématérialisait peu à peu les troncs géants et sombres des eucalyptus. Un enfant passa la tête par la fenêtre, une femme le ramena rapidement à sa place et le sermonna à voix basse. Une vieille dame leva l'index de sa main droite :

-Que Dieu nous vienne en aide!

Plusieurs hommes déboulèrent soudainement de la forêt, tenant des fusils à canon sciés, des sabres, des haches. Ils étaient barbus pour la plupart et portaient des vêtements maculés de terre. Trois d'entre eux montèrent dans le véhicule. Ils sentaient très fort, une odeur de crasse et de sueur rance. L'un d'eux, d'aspect frêle, avait une barbe hirsute qui lui mangeait le visage jusqu'au haut des pommettes dont les os aigus saillaient à travers une peau brune et tendue. Deux petits yeux enfoncés, mobiles, fiévreux, jetaient des éclairs sous la profondeur sombre des arcades. Il s'adressa aux voyageurs :

-Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux! Nous sommes des combattants de la foi, nous traquons les ennemis d'Allah, les suppôts du régime corrompu qui s'est dressé contre l'islam. Descendez à terre! Et remettez tous vos portefeuilles, vite!

Les voyageurs descendirent un à un, remirent leurs portefeuilles qui contenaient leurs papiers.

Puis ils attendirent sur la route en file indienne, les femmes séparées des hommes. Amenzu sentait son cœur battre la chamade. L'un des assaillants tenait plusieurs feuilles entre ses mains. L'une tomba à terre, il la ramassa en maugréant dans sa

barbe teinte au henné. L'homme frêle au visage envahi par la barbe lui tendit les papiers d'identité. L'homme à la liste, après avoir pris connaissance de l'identité des passagers, vérifiait ensuite sur les feuilles froissées et brunies. Tout autour, des hommes armés, une douzaine, encerclaient le groupe. D'autres se tenaient plus loin, ombres menaçantes, surveillant les alentours. Aucun moyen de s'échapper, Amenzu se sentait entre les mains incertaines du destin.

Les gens attendaient, la peur au ventre. Chaque vérification semblait durer une éternité. Chacun redoutait la terrible éventualité que son nom soit sur la liste. Tout était possible. Les homonymes étaient tellement nombreux. On pouvait avoir le même nom qu'un policier, un gendarme, un appelé du contingent, un militant en vue d'un parti laïc, un chanteur...

L'homme à la liste s'approcha soudain de l'homme au visage entièrement barbu, lui montra une feuille qu'il venait de déplier. Ils la scrutèrent attentivement puis ils eurent un sourire commun de satisfaction, un sourire de prédateur. Ils se tournèrent vers la file des hommes. L'un d'eux appela :

-Slimane ! Slimane!

Un jeune homme sortit de la file, mince, rasé de près, une pâleur de mort s'était installée sur sa face.

L'un des hommes lui exhiba le papier à la face.

-Tu es un policier, chien! Ta fonction est inscrite sur ce certificat médical. Sans le savoir peut-être, ce médecin nous a rendu

service. C'est Allah qui a guidé sa main. Et tu n'étais même pas sur la liste, tu aurais pu nous échapper!

Le jeune homme, au visage décomposé par la terreur, balbutia :

-Je n'ai jamais fait de mal. Jamais. Je jure par Dieu!

-Tu es le mal personnifié! Où est ton arme de service? Parle ou je t'arrache les yeux! lui répondit l'homme à la liste.

Le jeune homme indiqua le véhicule. Un des terroristes remonta dans l'autobus, revint au bout de quelques minutes exhibant fièrement un pistolet.

-Il l'avait caché sous le siège, dit-il avec un rictus.

Sur un signe de l'homme à la liste, deux hommes barbus s'approchèrent, lièrent les mains de Slimane derrière le dos avec du fil de fer. Ils commencèrent à l'entraîner en contrebas de la route, vers la berge de la rivière dont on entendait le murmure frais derrière un épais rideau de peupliers tremble. Slimane résistait, suppliait, ses pieds qui s'opposaient à la poussée raclaient désespérément et bruyamment le sol. Un troisième homme s'approcha et commença à lui marteler le visage de violents coups de poings. Le sang gicla bientôt de son nez brisé et de sa bouche. Slimane essayait d'éviter les coups. Peine perdue, le terroriste s'appliquait, avec sur sa face un rictus haineux semblable à celui des chasseurs qui achèvent sans pitié un sanglier pris au piège. Ses poings atteignaient toujours le visage de Slimane dont les traits se délitaient sous les coups, son frais visage fut bientôt ensanglanté et tuméfié. L'homme, dont

les poings étaient rouges du sang de Slimane, visait maintenant les yeux et accompagnait ses coups d'insultes :

-Chien! Ennemi d'Allah!

Slimane essayait de diriger son visage vers les hommes demeurés dans la file, figés, silencieux. Sa tête oscillait sous les coups, il ne pouvait plus voir, ses yeux étaient boursouflés, fermés par les coups innombrables, constants, précis qui lui arrachaient des cris brefs. Il se laissa entraîner vers le bas après avoir jeté un dernier regard aveugle vers les hommes.

La vieille dame sortit de la file des femmes et s'adressa aux assaillants.

-Que Dieu adoucisse vos cœurs! C'est un jeune homme innocent. Il est certainement entré dans la police juste pour gagner le pain de ses enfants. Ayez pitié de lui.

Un des terroristes l'apostropha.

-La vieille! Reste tranquille! On n'a pas besoin de tes jacassements. Rejoins ta place parmi les femmes!

La dame s'obstina :

-Vous n'avez pas le droit de tuer ce jeune homme, laissez-le en vie!

- De quel droit parles-tu, vieille à face de géhenne! Nous appliquons le droit d'Allah, pas le droit mécréant! Cet homme est un policier, c'est un chien de garde du régime des mécréants.

Tais-toi! Sinon, nous te ferons subir le même sort, lui rétorqua un des assaillants.

- Allah le Miséricordieux n'a jamais ordonné de tuer des innocents! Soyez juste puisque vous vous réclamez de Lui, Le Très Haut! Relâchez ce jeune homme! Je vous supplie. Pensez à ses parents et ses enfants! Vous aurez sa mort sur votre conscience! ajouta la dame.

L'homme frêle au visage mangé par la barbe, le regard animé d'une étincelle métallique, se dirigea vers elle, agité, l'air décidé. Il avait sorti un couteau à longue lame. L'homme à la liste l'arrêta d'un geste, il paraissait être le chef du groupe. Il alla lui-même vers la vieille dame. Un tic de nervosité vrillait par à-coups le bas de sa mâchoire gauche.

-Tu nous provoques et tu nous exaspères, vieille sorcière! Si tu ne fermes pas ta gueule, on prendra avec nous la fille que voici. Elle fera grand plaisir à notre émir.

Et il pointa son doigt vers l'une des deux jeunes filles. Pendant plusieurs secondes, le doigt mince, d'un brun sale, resta pointé, comme un couteau de chair. La vieille dame regarda la fille et se tut.

L'homme qui avait le couteau en main se dirigea lentement vers la berge de la rivière.

On entendit le jeune policier en bas supplier. Il pleurait et clamait son innocence. Ses ravisseurs lui répondaient par des insultes et des coups. Puis on entendit un tumulte de meute suivi d'un bruit

sourd de chute. La voix brisée du jeune policier perça le rideau d'arbres, parvint aux oreilles des voyageurs tétanisés. Elle avait mué, repris son timbre clair d'enfant. Convaincu du sort qui l'attendait, Slimane suppliait qu'on le tue par balles, qu'on lui épargnât le supplice du couteau.

– Je vous supplie, je n'ai jamais pu assister au sacrifice du mouton pendant l'aïd. Tuez-moi par balles!

La vieille dame, en larmes, marmonnait une prière. La jeune fille, que le doigt menaçant avait désignée, avait les jambes de son Jean mouillées d'urine jusqu' au genou.

Peu après, on entendit un long et terrible hurlement, coupé net, puis un râle saccadé, horrible, entrecoupé des Allah Akbar! triomphants des ravisseurs. Quelques minutes plus tard, ils remontèrent. Un des terroristes tenait par une oreille la tête du jeune policier, méconnaissable, qui se balançait de biais. Du sang s'égouttait encore. Il la lâcha à terre, elle roula un peu sur elle-même puis s'arrêta à côté de la file des hommes pétrifiés. L'homme frêle au visage mangé par la barbe essuya soigneusement le couteau sur l'herbe. Puis il s'avança et cracha sur la tête.

Les assaillants joignirent leurs mains, en ordonnant au groupe de voyageurs de faire de même, et récitèrent une prière avant de sermonner les hommes et les femmes.

-Vous voyez comment on traite les ennemis d'Allah. Personne ne peut nous échapper. Ne quittez pas le chemin d'Allah, ne buvez

pas le vin et faites la prière. Jadis, les kabyles étaient connus comme étant les meilleurs musulmans, maintenant, vous préférez les bars et autres endroits de perdition aux mosquées. Vos enfants deviennent même chrétiens sans que vous leviez le petit doigt. Réveillez-vous, revenez au chemin d'Allah! Vous les femmes, mettez le voile, c'est mieux pour vous. Quel que soit le temps mis, Allah nous accordera la victoire sur les mécréants, ici et dans le monde entier. Dites-le partout, c'est notre message aux apostats, aux mécréants, aux esclaves des Américains et des Français, à tous ceux que le pouvoir impie a armé contre nous. Nous vaincrons parce qu'Allah est avec nous.

Peu après, ils poussèrent les troncs d'arbres vers le bas-côté de la route et disparurent dans la demi-obscurité du jour mourant.

En remontant dans le bus, ce jour-là, avec le goût un peu amer de la vie sauve, Amenzu sentait que quelque chose en lui était mort. Il n'oubliera jamais le regard aveugle que le policier avait jeté aux hommes alignés, immobiles, ni le cri terrible sous la lame. Il se rappellera aussi la vieille dame qui avait confié peu après :

-Mes enfants, j'ai vécu la guerre contre la France. Les Français étaient nos ennemis, nous les avons combattus et ils sont partis. Mais ceux qui viennent de tuer ce jeune homme, ce ne sont pas des êtres humains, ce sont des monstres, oui, des monstres. Notre génération est au crépuscule de sa vie, j'ai peur plutôt pour vous. Les jours qui viennent seront terribles avec des ennemis qui n'ont pas de cœur. Que Dieu ait pitié de vous, mes enfants!

Quant à moi, je jure qu'à partir d'aujourd'hui, aucun mouton ne sera plus jamais égorgé dans ma maison tant que je serai vivante. Les râles de ce jeune homme ne quitteront plus mes oreilles pendant les jours qui me restent à vivre. Que Dieu me pardonne!

II TASSADIT

Il fallait se hâter tant que durait l'accalmie. Tassadit Ath Azzouz noua la fine cordelette autour du tas de brindilles d'olivier, ramassa sa scie égoïne et sa hachette, puis entama la remontée le long du sentier bordé de chênes verts et de buissons de genêts. Là-haut, Adhafal, bourgade de six mille âmes noyée de verdure, exposait ses maisons couvertes de tuiles rouges en demi-cercle, épousant le parcours concave de la route carrossable. Le cœur du village était invisible, on n'y accédait qu'à pied. Elle pressa le pas mécaniquement à hauteur de la haie de cactus penchée sur le sentier. - Ce figuier de barbarie s'abattra un jour proche- se dit-elle, en maudissant les propriétaires de la parcelle, les Ath M'hend, auxquels elle avait à maintes reprises signalé le danger.

Amenzu, son fils, devait arriver d'Alger ce soir-là.

L'averse avait cessé, et quelques nuages épars, d'un blanc laineux, vidés de leur humidité, parsemaient encore le ciel délavé et venaient butter, dans leur lent glissement vers le sud-est, sur les hautes cimes du Djurdjura, s'y agglutinant tel un immense troupeau céleste. Au couchant, de lourds nuages mordorés assombrissaient déjà l'horizon, plongeant dans la pénombre les collines des Ath douala et masquant les nombreux villages qui se suivaient sur la ligne de crête comme une immense dentelle ocre. Depuis l'aurore, le ciel avait été une alternance d'ombres

pluvieuses et de trouées d'azur étincelant. Il s'assombrissait progressivement par l'ouest, était zébré d'éclairs qui jetaient par intermittence des flots de lumière violente. Puis l'orage éclatait, sur fonds de tonnerre assourdissant, et les vieillards, autour des kanouns (2) ou le feu vivait encore en ce début de printemps, inquiets de ce déchainement des éléments, louaient, après chaque terrible déflagration du ciel, la toute-puissance divine. La pluie tombait drue, obligeant les passants, les chats et les chiens en maraude, à courir s'abriter. Puis, quelques minutes plus tard, le soleil, en éternel souverain du ciel, écartait les nuages de son regard incandescent et répandait un flot de lumière et de chaleur, étendant sur la terre ruisselante son immense draperie d'or.

Sa voisine Fatiha, qui balayait le seuil de sa maison, lui souriait de loin.

-Qu'il est beau le printemps cette année, dit-elle.

-Oui. C'est peut-être le retour des charmes de jadis, répondit Tassadit. L'année prochaine, les oliviers seront généreux. Avec le prix que coute l'huile, c'est de bon augure.

-Tu utilises le bois, Tassadit?

-Ça permet d'économiser le gaz. Tu sais, ils viennent encore d'augmenter le prix. C'est deux cent vingt dinars depuis la semaine passée, et le transporteur prend vingt dinars de plus pour chaque bonbonne. Ça commence à devenir trop cher. Et puis, le feu de bois donne un goût incomparable. Et pour vraiment se chauffer, il n'y a pas mieux. J'aime voir le feu flamber dans la

cheminée. Le bois réchauffe le corps et l'âme. Est-ce que ça va bien, Fatiha? Puis en abaissant la voix, comme pour une confidence : -Et Ramdane, toujours pareil, pas de nouvelles?

-Non. Pas de lettres ni d'appels. Il s'amuse à Paris. Que va-t-il faire ici avec moi ? Il ne vient même pas voir sa mère qui est tout le temps malade. Il a sa Gisèle.

-Tu es beaucoup plus belle, Fatiha, si je me fie à la photo que tu m'as montrée d'elle la fois passée. Tu as bien fait de lui avoir subtilisé cette photo, au moins tu connais le visage de ta rivale.

-Ma rivale, tu veux dire la voleuse de mon mari!

-Elle ne l'a pas pris de force. Je suis sûr qu'il lui a couru après. Ah! Les hommes! Je ne les comprendrai jamais. Ils font allègrement tout ce qu'ils nous interdisent. Et moi, tu vois la vie que j'ai menée!

Fatiha s'anima.

-Toi au moins, ton mari, le pauvre Meziane, est mort, paix à son âme. Et tu as tout de même une pension. C'est plus clair.

Tassadit s'approcha. – Mais sur le plan de ..., tu comprends? dit-elle en désignant avec sa main son bas ventre, nous sommes toutes deux dans la même situation. C'est le chômage dans le pays d'en bas!

Toutes deux éclatèrent de rire.

-Tu sais, dit Fatiha, même quand il venait, il restait très peu. Un mois pour une année, parfois deux d'absence. Et pourtant je

reconnais qu'il est bien gentil avec moi le peu de temps qu'il reste ici. Il me gâte en habits et friandises.

Tassadit éclata de rire.

- Ha! Ha! Ha! Bien sûr qu'il va te gâter! Il veut se racheter. Le pauvre doit se sentir bien coupable de ses longues absences et de la vie qu'il mène là-bas.

-Bien sûr qu'il doit se sentir coupable. En même temps, je comprends presque qu'il ne peut vivre tout seul en France pendant onze mois sur douze.

Tassadit répondit :

- Tu le comprends, donc tu l'approuves? Mais lui ne se soucie certainement pas de ta solitude pendant ces onze mois. Et toi, tu ne peux prendre un amant, comme lui. Tous les yeux du village surveillent les moindres faits et gestes des femmes, surtout des femmes dont les maris sont ailleurs ou sous terre. Toutes les femmes sont suspectes, mais les femmes seules sont coupables d'avance.

- Que peut-on faire? dit Fatiha, notre société est ainsi faite. Je me maitrise, j'oublie les appels de mon corps et de mon âme. Je vis de rêves et parfois de rage. Je la vois dans mon imagination en train de vivre et de jouir avec lui. Je la hais à distance.

-C'est pour cela que, de nos jours, les filles n'acceptent plus cette situation, Fatiha. Si leur prétendant vit ailleurs, elles exigent de le rejoindre au plus vite. Sinon, elles font les quatre cents coups ici. Ce n'est que justice.

-Oui, je l'avoue, il me prend parfois des envies d'avoir une aventure avec un homme. Tu n'as pas de ces envies, Thassi ? (3)

-Si, bien-sûr. Mais où trouver l'oiseau rare, qui saura tenir sa langue? Les hommes sont des vantards. La première chose que fera celui à qui vous accorderez vos faveurs, c'est de le crier sur tous les toits. Ou bien il deviendra tellement collant qu'il perdra toute prudence, passant vingt fois par jour sous votre fenêtre. Cela finira par se savoir de toute façon, parce que l'homme ne perd pas grand-chose. Souvent il en tire de l'orgueil, passant presque pour un héros. Mais la femme démasquée, elle, devient une moins que rien dans toute la contrée. Et les quolibets fuseront à son passage. Tu vois Zahoua Nath Amrane? Tout le monde commente ses frasques supposées avec Mouhouche.

-Frasques supposées? Répondit Fatiha. J'ai vu Mouhouche sortir de chez elle à une heure très tardive, à minuit, je crois, à partir de ma fenêtre. Tu ne vas pas me croire, en guise d'au revoir, Zahoua a posé ses deux mains sur la poitrine de Mouhouche, qui avait la chemise bien ouverte. Entre nous, il a un beau torse, ce diable de Mouhouche.

-Moi, j'apprécie surtout sa chevelure, et sa douceur. Je reconnais qu'il est toujours bien mis. Il ne se néglige pas, comme certains hommes qui sentent la sueur ou la vache à des dizaines de mètres. Et puis il paraît très discret, le genre en qui on peut avoir confiance. Au fait, que faisais-tu à minuit à ta fenêtre? Tu les épiais, hein? Curieuse inguérissable!

-Mais tout le monde est au courant, rétorqua Fatiha.

-El la femme de Mouhouche, elle est au courant? Elle accepte cette situation?

-Fatima, la pauvre Fatima! Au contraire, elle s'entend bien avec Zahoua. C'est à n'y rien comprendre. Mais peut être qu'elle a senti que cette liaison ne menace pas son ménage. Elle ne fait certainement plus rien avec son mari au lit. Elle est fatiguée tout le temps, la pauvre, elle n'essaye même pas de se faire belle! La quarantaine à peine et déjà toute flétrie! Les champs l'ont usée. Alors Zahoua effectue le travail conjugal à sa place et tout marche pour le mieux. Elle lui rend service en quelque sorte. Les hommes apprécient les femmes qui travaillent bien mais ils aiment celles qui sont belles.

-Zahoua est si forte, dit Tassadit. Résister à toutes ces rumeurs, ces mauvaises paroles derrière son dos...

-Oui, assura Fatiha. Elle s'en fout pas mal de tout ce que l'on raconte sur elle. Je l'admire d'avoir autant de cran. Elle est plus forte que l'opinion, parce qu'elle sait au fond que tous ceux qui jasant la désirent sans l'avoir. C'est comme le chacal de la fable qui, ne pouvant prendre les raisins trop hauts sur la treille, détourne la tête et dit qu'ils sont trop acides. Regarde comme les hommes, et même les plus vieux la regardent avec envie quand elle est de passage. Je te jure que pas plus tard qu'il y a deux jours, j'ai surpris Da Ali en train de la lorgner vicieusement. Tu sais, il était figé, comme ça, la bouche ouverte, dévorant des

yeux les fesses qui ondulaient. Il bavait presque! Ma parole, s'il lui reste un peu de vigueur, il a dû bander, le vicieux! À son âge, quatre-vingts ans au moins, tout de même! Et il ne sort pas de la mosquée!

Tassadit éclata de rire.

-Mais ne dit-on pas que ce sont les plus vieux qui font les plus grosses bêtises?

- Oui, mais tu as vu le corps qu'elle a, cette Zahoua! Et ces fesses généreuses si joliment couplées! De quoi faire saliver tous les mâles du village. Tu as vu comme ses yeux sont grands. Son regard est tellement beau qu'il peut réveiller un moribond. Même les femmes qui semblent la mépriser voudraient toutes faire comme elle. Laquelle ne rêve pas d'une aventure, surtout sachant que leurs maris ne refuseraient pas les faveurs d'une chienne. Presque toutes refoulent, mais il y en a qui osent.

-La vie est vraiment drôle.

Tassadit rejeta la tête en arrière et laissa fuser son vaste rire clair et frais. Elle prit congé de Fatiha, poursuivit sa marche de son pied bien planté. Elle jeta un regard sur les collines verdoyantes sous le soleil qui jouait gaiement avec les nuages. Tassadit aimait sentir la respiration de la terre, les senteurs violentes et crues des fleurs sauvages, le déferlement de vie végétale et animale qui accueillait le printemps. Partout, la nature, engourdie par des mois de froid et de brume, se réveillait. En ces moments de lumineuse renaissance, elle sentait elle aussi plus que jamais la

vie se réveiller, bouillonner aux tréfonds d'elle-même. Avec le printemps renaissaient aussi ses désirs qu'elle s'efforçait d'oublier, d'enfouir en elle-même pour ne pas sentir leur vaine morsure. Elle s'impatientait de revoir son fils qui passera la fin de semaine à la maison. Et cela alimentait sa bonne humeur qui, comme une fleur sauvage, restait si facile à éclore malgré toutes les épreuves.

Tassadit trouva Amenzu dans la cour de la maison. Un souffle de bonheur la parcourut. Mais à la vue de son expression effarée, de ses yeux emplis de désespoir, elle se rendit tout de suite compte qu'il s'était passé quelque chose de grave.

III RETROUVAILLES

-Attention! Tu vas tomber! Cria Tassadit à son fils Amenzu, perché sur la dernière marche d'une échelle, en contrebas de la maison. Tu vas te rompre les jambes pour des oiseaux. Tu agis encore comme un enfant!

- Ils ont commencé à préparer le nid, maman. Attends, je vois des œufs, de petits œufs blancs. Il y en a quatre.

- Ne les touche pas, sinon ils vont les abandonner! Descends s'il te plait!

Amenzu entreprit la descente sous le regard inquiet de sa mère. Arrivé à mi-hauteur de l'échelle en bois, il sauta. Sa mère poussa un petit cri de protestation.

-Oh, mon Dieu! Tu vas te casser une jambe, tu ne veux pas grandir!

Amenzu sourit. Tassadit était soulagée maintenant qu'il revenait à la vie. Elle avait eu très peur pour lui, après qu'il lui eut raconté l'événement barbare dont il avait été le témoin, l'assassinat sauvage du jeune policier par les islamistes. Les jours qui avaient suivi l'atrocité à laquelle il avait assisté, impuissant, il ne dormait plus, ne mangeait plus. Il avait beaucoup maigri. Il était resté dix jours sans rejoindre l'université. Les cris et les supplices du jeune homme, ses regards vers les passagers immobiles, le hantaient nuit et jour. La nuit, il se levait parfois et sa mère le voyait accoudé au muret de la cour, tête basse. Elle allait le